



Une des victimes de Tambov

Aloïse Foeglé¹

Aloïse Foeglé est né le 11.06.1920 à Schorbach (Moselle). Avant la guerre, du 14.03.1939 au 27.08.1939, il travaille sur les fortifications de la ligne Maginot, dans le secteur de Bitche.

Le 1^{er} septembre 1939, il est évacué avec sa famille (marié - 2 enfants) dans un premier temps dans la région de Sarrebourg, à Henridorf et, à partir du 10 septembre, vers la Charente, où la commune de Schorbach est relogée à Gensac-la-Pallue et à Bourg. Du 5 janvier au 30 juin 1940, il travaille à la Poudrière nationale d'Angoulême.

Après l'Armistice de juin 1940, il est ramené de force en Moselle, installé en début d'automne à Gelucourt, près de Dieuze, dans la demeure d'autres Lorrains expulsés la veille (la commune de Schorbach étant classée terrain militaire par les Allemands et le village servant de champ d'exercice à une compagnie de SS qui y étudiait le combat de rue).

A Gelucourt, après une période de travaux agricoles dans une ferme, il exerce le métier de maçon dans l'entreprise paternelle du 11 janvier 1941 au 4 octobre 1942.

De Gelucourt à Dresden

Du 5 octobre au 28 décembre 1942, il est astreint au *Reichsarbeitsdienst* à Moulins-les-Metz et cantonné dans un ancien monastère. Son incorporation de force date de début janvier. Il quitte son foyer le 15 janvier et est dirigé à Boutzen (*Barbara Kaserne*) où il est affecté à la *Stamm. Battr./Art. 1 Erst.Abt. 40*, puis muté le 25 janvier 1943 à la *2^e Battr./Abt.Ansb. Abt. 40* en garnison à Dresden, Saxe (*Fabrice Kaserne*).

Durant l'été 1943, ses proches entreprennent des démarches pour sa libération, comme père de famille, en vain. Sa dernière permission (4 jours) date de début octobre 1944, après la naissance de son quatrième enfant.

¹ Témoignage de son fils, Fernand Foeglé.



Le voyage aller-retour Dresden-Gelucourt a duré plus de 48 heures.

Le 25 décembre, il est dirigé sur la *Marsch*. *Bat. Z.b.v. Inf. 297* à Königsbruck, au Nord de Dresden, un camp d'entraînement où il reste jusqu'au 29 décembre 1943, puis il est transféré par voie ferrée, avec son unité, vers le front russe à travers la Roumanie et la Bessarabie. Ils sont neuf Alsaciens dans la batterie. Le voyage se fait dans des wagons à bestiaux, avec de nombreux arrêts. Le 7 janvier 1944, il est à la hauteur d'Odessa, puis le lendemain entre Nikolaïev et Kherson. Le 9 janvier, le voyage continue vers le front en camion. Le 15 janvier, il est affecté à la *Stabsbatterie*, stationnée au sud de Kherson, sur le fleuve Dniepr. Il y retrouve un camarade d'enfance, Michel K., qui est muté dès le lendemain. Le campement sur ce site durera jusqu'au 21 février. La batterie est logée tantôt dans des abris de fortune, tantôt dans des maisons abandonnées. Elle change souvent de village. Deux autres Alsaciens sont toujours avec lui dans la même batterie, composée de vieux soldats allemands, certains âgés de 42 ans. Le front russe n'est pas

loin. Les tirs d'artillerie sont intenses, surtout la nuit.

« Deux chevaux de cirque »

La région où il se trouve est une immense plaine non boisée, agricole et arboricole. Les exploitations sont à l'abandon. les hommes sont partis, seuls restent quelques femmes, enfants et vieillards. Il passe son temps à des exercices, des travaux d'aménagement de l'hébergement et la recherche de fourrage pour les deux chevaux qu'on vient de leur attribuer « deux chevaux de cirque » écrit-il.

Il est même appelé à maçonner une cuisinière de fortune avec des matériaux hétéroclites. Il est appelé souvent à des missions de reconnaissance avec les chevaux. La vie y est très dure, en raison du grand froid, de l'humidité, des conditions d'hébergement, du manque d'hygiène. Poux et puces les déman-



Habitations villageoises typiques de Russie.

(Coll. A. K.)

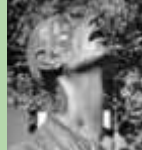


La boue du front russe (Photo extraite de l'*Oberrheinischer Gaukalender* 1943).
(Coll. particulière)

gent. Il patauge dans la boue du matin au soir et a du mal à nettoyer ses bottes. Il regrette surtout de ne pas avoir de briquet pour allumer le feu ou les cigarettes (il s'est remis à fumer).

Certains camarades allemands partent cependant en permission à tour de rôle. Lui-même en rêve, surtout qu'il reste sans nouvelles des siens depuis la mi-décembre 1943. Dans certaines localités, des femmes russes leur proposent de faire le ménage et la lessive contre rémunération. Ils avaient touché de l'argent russe. Ils étaient logés dans des maisons abandonnées et pouvaient s'approvisionner tantôt en huile de tournesol, en farine... On les approvisionne aussi en «Schnapps».

Après le 25 février 1944, sa batterie fait route vers le Nord, vers la zone de combat, à marche forcée de 40 à 45 km par jour, pendant 10 jours. Le repos est impossible. Ils évacuent aussi de nombreux réfugiés. La région est steppique. Leur périple dure jusqu'au 29 mars 1944. Il est alors souvent heureux de pouvoir se réfugier dans un abri abandonné



par les Russes. «Yvan donne de la voix», écrit-il.

Repli vers la Roumanie

Le repli vers la Roumanie commence presque aussitôt dans un désordre indescriptible et dans des conditions climatiques épouvantables (-28° et neige). Il est souvent séparé, avec d'autres camarades de son unité, ne se nourrissant que de produits du terroir. Il continue à envoyer de ses nouvelles et réclame à ses proches des colis de 100 g pour satisfaire sa faim. Ceux-ci ne lui parviennent que très rarement. Un colis, envoyé le 28 février 1944 par sa sœur Anne de Strasbourg, ne lui parviendra que le 18 juillet. Le contenu était avarié.

Il arrive, le 12 avril 1944, en Roumanie dans une région viticole où le front se stabilise un moment. Son unité continue cependant sa retraite vers l'Ouest à travers des régions boisées et viticoles. Le pain est rare, la nourriture infecte, mais le vin abondant. La population très pauvre, n'accepte pas les marks, ni la monnaie russe, mais pratique le troc, vivres contre cigarettes ou vêtements.

La région très boisée et montagneuse lui rappelle le pays natal, mais il manque de tout. La recherche de fourrage pour les chevaux dure plus de 10 jours. La retraite dure des semaines. Son unité se fixe enfin, début juillet 1944, dans un bois où il participe à la construction d'abris de fortune pour l'hébergement tout en assumant des fonctions d'agent de liaison (*Meldereiter*). Le front est proche. «Yvan se manifeste par des tirs d'artillerie» et de gros obus tombent sur la région. La peur le gagne. Il espère enfin, pour mi-août, une permission qu'il n'aura jamais.

«Yvan» se rapproche

Avec l'été, de nombreux camarades tombent malade (typhus, malaria...). Il souffre de faim et manque de soins. Il a connaissance, le 9 juin 1944, du débarquement des Alliés dans



Obusier russe de 152 mm mis en service en 1936 (Musée de l'Abri, Hatten). (Photo N. Mengus)



«Ils périrent de faim et d'épuisement...». Mémorial de Tambov à Mulhouse.
(Photo Pierre-Roland Saint-Dizier)

le Nord de la France. L'espoir grandit. Pendant trois semaines ensuite, il est complètement isolé de sa batterie avec quelques camarades, ne se nourrissant que de fruits cueillis sur place. Mais le repli vers l'Ouest continue. Le 24 juillet 1944, il envoie son dernier courrier par l'intermédiaire d'un permissionnaire dont le père venait de décéder. Il est alors toujours en Roumanie terré dans un bois, le front s'étant déplacé vers l'Ouest. «Yvan est très proche» écrit-il.

Fait prisonnier après cette date, il est dirigé avec 20 camarades alsaciens vers Armarvir (Caucase) dans un camp de repos. Ils arrivent début août, exténués par le voyage et la soif, ayant été rationnés en eau en cours de route, mais arborant les couleurs tricolores. „*Das tricolore*“ au revers de leur veste impressionne les prisonniers alsaciens-lorrains déjà au camp. Amaigri et affaibli, il ne peut se rétablir complètement, ne supportant dans un premier temps même pas une soupe.

Malade à Tambov

Les nouvelles du débarquement et de la progression des Alliés fait revivre l'espoir parmi

les prisonniers. Début novembre 1944, la rumeur d'un possible retour au foyer se répand. Le groupe des Français s'y organise. Hélas, le 17 novembre, les 18 français survivants sont évacués vers Tambov où ils arrivent le 21 novembre. Dès leur arrivée, ils sont séparés et Aloïse Foeglé est admis au *Lazarett*, puis plus tard dans une baraque de repos. Des 18, très peu sont revenus (Témoignage d'un ancien camarade de Armarvir et de Tambov). Prisonnier de guerre et malade à l'hôpital de Kirsanov (dépendance du camp de Tambov), il quitte Kirsanov le 8 octobre 1945 dans un convoi de malades en vue du rapatriement vers la France.

Il meurt en cours de route et est évacué du train, le 29 octobre 1945, à Ostrowo (Pologne), pendant le voyage de retour, selon le témoignage de deux de ses collègues rapatriés par le même convoi.

Son épouse, Louise, et ses proches restèrent sans nouvelles de lui du 24 juillet 1944 jusqu'au mois de novembre 1945, où ils apprirent son décès par un de ses camarades avec qui il voyageait (Abbé Théobald).